L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

G. P. WEISSE & Co. Rue de Chartres No 73, Entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 21 NOVEMBRE 1861.

G. P. WEISSE, F. LISBET. N. DUFOUR, S. HARDY. EDITEURS PROPRIETAIRES.

Nouvelle-Orléans, JEUDI MATIN, 21 NOVEMBRE.

ABONNÉS A LA SEMAINE

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine" à raison de 25 cents pour les six numéros. On paiera au porteur.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par H. Samory, 45 et 47, Vieille Levée—Vêtements confectionnés, chaussures, marchandises sèches.

Par D. F. Murphy, 42 Magazine—Jeans et tissages.

Le Message du Président.

Le message, envoyé par Jefferson Davis au Congrès des Etats Confédérés, n'est qu'un exposé général de la situation du pays, accompagné de considérations à l'adresse du peuple de la Confédération, de ses ennemis du Nord et des puissances étrangères. Ce document évite avec soin d'entrer dans les détails des opérations militaires en Virginie, et il se n'explique que très vaguement sur les négotiations faites pour nouer des relations avec les gouvernemens européens. Cette réserve est facile à comprendre dans les circonstances actuelles; il est très dangereux de livrer à la publicité toutes les explications qu'il est nécessaire de donner au Congrès; aussi le Président refère-t-il cette assemblée aux rapports qui lui seront présentés par les membres du cabinet. Il se contente d'adresser en passant quelques complimentsà l'armée et à la marine, sans faire aucune allusion à l'état de nos forces de terre et de mer ni à la nécessité de leur donner un nouveau développement.

Son résumé rapidement la marche de la guerre et trace au point de vue le plus optimiste, et on y entrevoit la preuve que M. Davis n'a vait pas prévu les développements que la lutte pourrait prendre et que ses calculs ont été trompés par la tournure des événements. Tout en faisant allusion aux victoires remportées par nos armes et en se félicitant des résultats obtenus après sept mois de guerre, Jefferson Davis évite avec soin toute fortfanterie et toute exagération. Avec une sage modération il se contente de dire qu'en économisant nos moyens et en faisant un emploi judicieux de nos ressources, nous pourrons soutenir la guerre indéfiniment et résister avec succès aux attaques de notre ennemi.

Le Président n'annonce aucun changement dans la politique défensive que le gouvernement a adoptée; il semble persister à croire que la prolongation de la résistance finira par lasser l'ennemi qui épuisera ses ressources en vains efforts, et l'envisage sans inquiétude la continuation de la guerre et du blocus parce qu'il a la plus entière confiance dans les ressources du pays. Il s'étend avec un peu trop de complaisance, selon nous, sur les bienfaits du blocus. Sans nier les avantages que retirera le pays de la création de certaines industries indigènes, il ne faut pas oublier qu'il en est d'autres purement temporaires qui auront amené de grands sacrifices. Nous en dirons autant de l'abandon même partiel et momentané de la culture du coton. Les réflexions que fait M. Davis à l'adresse des puissances qui ont besoin de notre coton sont fort justes, mais de ce que l'Europe souffrira peut-être plus que nous du blocus et de ses conséquences il ne s'en suit aucun allégement à nos propres souffrances, et le fort qu'ont les grandes puissances de se soustraire à un blocus, même inefficace, ne nous excuse pas de n'avoir rien fait pour nous en délivrer.

Nous approuvons sans réserve l'ordre que le Président dit de la séparation et de l'état de choses au Nord, et nous sommes heureux de voir qu'il a la détermination de traiter comme des gens hors la loi des envahisseurs qui ne cachent l'intention de procéder, par l'incendie, le pillage, le vol et les appels à l'insurrection servile. Il faut donner une leçon à ces vandales et le plus tôt sera le mieux.

L'opinion du Président sur l'enlèvement de ses ministres, arrêtés de vive force à bord d'un vaisseau anglais, est exactement conforme à celle que nous avons exprimée nous mêmes sur cette violation du droit des gens. Leur arrestation sur le pont d'un navire portant le pavillon anglais, sur la haute mer, équivaut à leur arrestation dans les rues de Londres. Sans se permettre aucune allusion à la conduite que tiendra l'Angleterre à l'occasion de cette violation de sa neutralité et de sa juridiction, le message se plaint avec quelque amertume de ce que les puissances signataires du traité de Paris semblent oublier leurs déclarations sur le blocus. Le Président leur fera soumettre des preuves établissant l'inefficacité du blocus, mais si ces puissances négligent d'appliquer leurs propres principes et font du droit des gens une règle de bon plaisir, le Sud saura prouver qu'il peut se passer du monde entier pour maintenir son indépendance et pourvoir aux besoins de ses habitants.

La seule partie pratique du message a trait aux moyens de communication et de transport. Le président recommande au Congrès de voter les allocations nécessaires pour relier par un chemin de fer Danville en Virginie et Greensborough dans la Caroline du Nord, afin d'obtenir ainsi une troisième ligne de communication entre le nord et le sud des Etats Confédérés. Il recommande cette allocation comme une nécessité militaire pour le transport des troupes.

Ce que dit M. Davis de notre système financier est de la plus complète exactitude et nous croyons comme lui que la classe qui profite de la guerre à toute époque les bons du trésor ou obligations à 20 ans portant 8 o/o d'intérêt doit les garantir de toute dépréciation, car, tant que l'intérêt des obligations sera payé, la valeur de ces obligations se maintiendra, et nous avons établi que la contribution, destinée au paiement des huit millions d'intérêt, s'élèvera au moins à quinze millions annuellement. Le crédit d'un gouvernement qui n'a aucune dette arriérée est plus solide que celui des gouvernements obérés d'Europe, et il n'y a nul doute qu'après la signature de la paix le gouvernement confédéré se trouve sur la place seule de Londres, où l'argent est à 5 o/o par an, plus de capitaux qu'il ne lui en faudrait pour racheter tous ses bons au équivalent des obligations à 8 o/o

Les compliments adressés au directeur général des postes peuvent être mérités, mais nous ne pouvons pas en dire autant d'un de ses subordonnés qui, avant les difficultés créées par la crise, avait déjà donné les preuves de la plus complète incapacité et qui aurait dû être mis à la réforme avec bien d'autres reliques encore Buchanan, de l'administration de M. Buchanan

Somme toute, le message ne contient rien de bien extraordinaire. Le ton en est sage et modéré et, une fois de plus, Jefferson Davis a donné un démenti à la fougue de caractère qu'on lui attribuait

Le Président met de la attention sur ceux qui les Etats Confédérés se doivent compter que sur Dieu, leur bon droit..... et leur épée.

En 1848, Charles-Albert repoussant l'aide de la France à dit *L'Italia fara de se*, et son orgueil lui a valu une défaite. En 1861, tandis que l'Angleterre et la France assistent froidement, l'arme au bras, au sacrifice que les Etats-Unis font de leurs plus graves intérêts, la Confédération du Sud, après avoir vainement demandé admission dans la famille des nations, mais sans solliciter ni réponse des secours, répètera le même mot. "Le Sud fera par lui même" mais sans orgueil et avec la conviction de son cause basée sur "l'inébranlable volonté d'être libre aussi bien que sur la conscience de la grandeur et de la justice de sa cause."

L'ESCARMOUCHE DANS LE MISSOURI.—La grande bataille annoncée comme ayant eu lieu au Missouri se réduit aux proportions d'une escarmouche. La rencontre a eu lieu le 19 courant, entre 300 cavaliers confédérés et les 450 gardes de corps de Fremont. Ceux-ci ont été repoussés avec une perte de 100 hommes et ont quitté le champ de bataille en désordre, laissant en retraite vers St Louis.

Aux derniers avis, Price et McCulloch étaient à Cassville, Missouri, avec 30,000 hommes, et avaient la conviction qu'ils délivreraient bientôt le Missouri de la domination fédérale Les forces de Lincoln dans le Missouri ne sont pas évaluées à plus de 20,000 hommes.

COTTON COMMERCIAL DE DIXIE.—Cette ancienne publication n'est en aucune façon affectée par les rigueurs de la guerre On trouve dans l'un de ses numéros plus loin que M. Ingraham, agent de la Nouvelle fabrique, dite Huntville, annonce qu'il est prêt à exécuter tous les ordres qu'il recevra pour de l'étoffe de gabines de coton ou des tourtenas. Son bureau est rue du Canal 82.

EXTRAIT DE CAFÉ.—Un nouveau d'excellent extrait de café chaud MM. H. Blanke & Co., seul coin des rues Royale et Toulouse. Cet extrait est préparé par MM. J. Rehm & Co, et on peut le recommander par son emploi et des autres qualités. Voir aux annonces.

Par le Télégraphe.

DEPECHES TRANSMISES A L'ABEILLE

TENNESSEE.

Appel de 30,000 miliciens.

Nashville, 20 novembre. — Le général A. S Johnston, en vue de l'invasion dont est menacé l'Etat de Tennessee, vient appel au gouverneur Harris pour qu'il ait à envoyer en campagne toutes les forces que l'Etat pourra mettre pour repousser les envahisseurs.

Conformément à cette réquisition, le général Harris a lancé ce matin une proclamation par laquelle il appelle sous les armes 30,000 hommes de milice du Centre et de l'Ouest Tennessee. Les officiers qui commandent la seconde, la troisième et la quatrième division ont reçu l'ordre de tenir leurs corps prêts à marcher au premier ordre le 25 courant, à moins que d'ici là un nombre suffisant de volontaires ne se présente pour remplir la réquisition.

Une quarantaine de prisonniers de l'Est Tennessee—ceux qui ont brûlé les ponts—ont été amenés ici ce matin.

(Dépêches du soir.)

De Richmond et Norfolk.

(Spécial au *Richmond Dispatch*)

Norfolk, 20 nov.—Huit mille fédéraux ont pénétré dans le comté d'Accomac, sur la rive orientale de la Baie de Chesapeake, et ont pris possession du comté. On pensait qu'ils se rendraient maîtres de Northampton, hier, attendu que les confédérés sont en petit nombre et sans armes suffisantes.

De Savannah.

Feu très vif dans la direction de Port Royal.

Proclamation de blockus aux Caroliniens.

Savannah, 20 nov.—*Le Republican* de ce matin dit que du feu très vif et continu a été entendu dans la direction de Port Royal hier, et on suppose que l'ennemi a tenté un débarquement à l'abri de ses canons; mais cette tentative a échoué devant la résistance de nos troupes. Le général Sherman a lancé une proclamation aux Caroliniens pour les inviter à retourner dans leurs foyers et à reprendre leurs travaux ordinaires.

De Milledgeville, Georgie.

Milledgeville, 17 — Robert Toombs et Benj. L Hill sont élus sénateurs du Congrès confédéré.

De Richmond.

Détails sur l'invasion d'Accomac.

Richmond, 20.—Le Congrès n'a pas siégé aujourd'hui, et les travaux de la Convention virginienne sont sans importance. Trente officiers fédéraux sont venus vendredi dernier Drummtown dans le comté d'Accomac, avec un drapeau de parlementaire, et ont sommé une proposition du général Dix aux habitants du comté de déposer leur arme à la condition que leurs vies et leurs biens seraient respectés. Ceux-ci se trouvant isolés et sans défense ont accédé à la demande, et nombre de troupes fédérales ont pris possession du comté lundi dernier. On suppose qu'ils se sont également emparés du comté de Northampton hier. Il n'y a pas eu de combat attendu que les Fédéraux étaient par 10 o/o supérieurs en nombre.

Capture du steamer anglais Fingal

Le N. Y. *Herald* du 16 dit que le vaisseau Gwin et deux autres Californiens sont arrivés de la Californie et ont été arrêtés, puis relâchés sur parole. Le *Herald* a reçu la nouvelle de la capture d'un grand steamer anglais que l'on croit être le *Fingal*, qui serait été conduit à Galvey West. La goélette *Emily Trabrook*, de Savannah, est arrivée à St Thomas le 28 octobre. Un navire avec des articles de première nécessité à la destination apparente des Caroliniens, mais réellement destinés aux Fédéraux, est parti de Providence pour Port Royal, et d'autres suivront

De Nashville.

Législature du Tennessee.

Nashville, 20 nov.—La législature a passé aujourd'hui une loi établissant un bureau d'ordonnance d'Etat et allouant $300,000 pour fabriquer des armes, et aussi autorisant le gouverneur à s'emparer immédiatement pour le service de tous les canons qui se trouvent dans l'Etat

De Memphis

Adresse à l'Alabama, au Mississipi et à la Louisiane.

Le Tennessee demande des armes et des troupes pour sa défense

Memphis 20 nov—Un meeting public a eu lieu ici aujourd'hui. Il a été résolu, qu'on enverrait des hommes et de l'argent à Colombus, Ky. Une adresse a été envoyée aux autres Etats du Sud pour les prier d'envoyer des hommes et des canons pour la défense de la vallée du Mississipi. *L'Avalanche* dit: L'invasion dans la vallée du Mississipi a été longtemps menacée, mais cette invasion est maintenant imminente. Le ennemis de nos droits et de nos libertés sont en marche contre nous. Ils viennent par eau et par terre et, roborates in nombreuses, et d'ici à cinq jours il y aura une grande bataille livrée à Columbus Si les Confédérés ont le dessous Memphis est perdue pour le Sud, à moins que l'Alabama, le Mississipi et la Louisiane ne viennent à notre secours. Nous faisons un appel à nos amis des Etats qui nous environnent et nous les invitons à bien réfléchir sur ces faits avant qu'il soit trop tard

QUATRIEME COUR DE DISTRICT — Les affaires seront appelées dans cette Cour, vendredi matin, à dix heures, à cause de la revue qui a lieu samedi.

CHARBON ET HUILE DE CHARBON DE OHACHITA.—On lit dans le *Vicksburg Whig*:

Le docteur Benj T Smith, de la Nouvelle Orléans, vient d'arriver de la région minière de la rivière Ouachita, où il construit une fabrique d'huile. Nous tenons de lui les renseignements suivants: l'huile a été essayée et trouvée très riche, elle rend 143 livres de paraffine et 30 gallons d'huile au 100 livres de Bitu que les veines de charbon soient épaisses et maigres, de 12 à 18 pouces d'épaisseur, il y en a assez pour fournir de la lumière au monde entier. A huit milles au dessus de Camden il y a quelques veines de charbon de 6 pieds d'épaisseur, elles sont généralement à 30 pieds de sommet des collines et peu étendues. Les difficultés de la navigation, le peu d'épaisseur de veines et le fait que le charbon brûle très rapidement portent les hommes pratiques à croire que le charbon n'est bon qu'à faire de l'huile.

Le docteur a examiné une étendue de pays de 150 milles de 28 milles au dessous de Monroe jusqu'à 18 milles au dessus de Camden. En creusant des puits on a trouvé des indications de charbon, mais les veines n'ont pas plus de 19 à 20 pouces. La compagnie charbonnière du haut Ouachita est en train d'établir son premier alambic et fera bientôt de l'huile. Il y aura huit alambics qui, d'ici à 60 jours, donneront 300 gallons d'huile par jour.

ATTAQUE PROJETÉE SUR COLUMBUS.—Nous lisons dans l'*Avalanche* de Memphis, de mardi:

Les dernières nouvelles reçues hier de Columbus annoncent qu'on s'attendait à chaque instant à une attaque. Les fédéraux se sont vantés qu'ils auraient la place, dût-il leur en coûter 100,000 hommes. Jusqu'à présent ils n'ont que 50,000 hommes à Cairo. Ils en attendent chaque jour des renforts. Samedi dernier, quelques régiments de l'Illinois et autres Etats de l'Ouest sont arrivés à Cairo et d'autres viennent grossir les rangs des fédéraux.

Nos troupes sont prêtes et attendent avec confiance le moment de la bataille.

BATAILLE DE PIKEVILLE.—Le *Richmond Dispatch* donne le compte-rendu suivant de cette bataille

TAZEWOLL COURT HOUSE, Va.,
11 novembre 1861.

Nous venons de recevoir par notre porteur de dépêches, M. Tolliver, des nouvelles intéressantes de la région de la rivière Sandy. Vous savez que nos forces dans cette section étaient sous le commandement du colonel John Williams qui avait évacué Prestonburgh et s'était porté à quelques milles de ce côté. Jeudi, nos forces se sont retirées à Gauley Bridge, petit ruisseau appelé Marrow Bone, à 16 milles de Pikeville, et s'y sont endroit un petit coure d'eau au confluent de deux branches de la branche Louisa de la rivière Sandy. Un peut traverse le cours d'eau. La nos les forces résolurent de livrer bataille, mais avant que l'ennemi ne se fît vivement sentir, beaucoup furent renvoyés à Pikeville—Le colonel William Graham et le capitaine May et à en entre capitaine de retourner avec 400 hommes à l'endroit ci dessus indiqué et de livrer bataille. Vendredi, 8 courant, l'ennemi arriva à l'endroit à sept heures et le capitaine May lança ses hommes de haut des hauteurs voisines. Le combat dura deux heures et demie et l'ennemi perdit 300 tués et un grand nombre de blessés, tandisque nous n'avons eu que 8 tués et 10 ou 12 blessés. Les forces ennemies se composaient de 2500 hommes sans compter l'artillerie.

Plusieurs autres escarmouches ont eu lieu le même jour à John's Creek et au confluent de Cole e Creek, entre des détachements de nos troupes et des corps plus considérables de fédéraux. Le lendemain nos troupes ont quitté Paterville et sont allés occuper Pound Gap dans le comté Wise à 60 milles d'Abingdon, laissant la route principale qui mène à la frontière ouverte à l'ennemi. Les fédéraux forts de 2,000 hommes, se sont avancés à Pikeville jusqu'à deux milles et demi de la frontière du Kentucky. La milice du comté de Buchanan et de Tazewell a reçu les ordres et se trouve à présent à Pound Gap. Le général de brigade Rene T. Bowen sera toute en brigade prête à marcher dans quelques jours.

En liberté du cimetière.

Notre patrie communauté est depuis quelques jours en deuil, par la convocation d'un meeting ayant pour but d'empêcher l'expédition à la Nouvelle-Orléans de certaines marchandises qui, par le blocus, ont atteint un prix considérable.

Deux intérêts sont donc en présence:

Il en côté une population affamée, peut-être à jeun, dans les l'Angleterre du même provisions d'un beau manet, croyant à la disette complète de ces denrées de vêtures presque de première nécessité et voulant arrêter par une démonstration de force et d'énergie et d'unanimité en faveur de chacun qui doit nuisible à son prochain, en présence d'un blocus qui menace de se prolonger encore long temps.

D'un autre côté, se présentant des négociants, ayant des stocks de marchandises qu'ils n'ont pu écouler, vu l'état de gêne dans lequel nous nous sommes depuis plusieurs mois, ayant des obligations commerciales à payer et le fait qu'ils ne peuvent rien toucher des nombreux crédits qu'ils ont dehors depuis près d'un an et demi, et trouvant enfin à réaliser un bénéfice considérable pour du comptant, sur des objets, dont la plupart ne sont pas d'une nécessité absolue.

Certes, nous sommes en des premiers à déplorer l'expédition de certaines marchandises, sur lesquelles nous souffrons personnellement, mais nous sommes partisans de la liberté du commerce. Colbert, le grand ministre, interrogeait un jour une députation de négociants sur les mesures nécessaires que pût prendre le gouvernement à l'effet de faire prospérer le commerce. *Laissez faire!* lui fut il dit en répondit. Dans cette réponse on trouve l'une des défaillances qu'on peut donner de la liberté commerciale, à savoir qu'elle conduit dans l'affranchissement absolu de toute tutelle et de tout arbitraire. En effet, l'expérience a démontré que les mesures violentes de toutes sortes régissent en général d'une manière désastreuse.

En 1790, on décrète en France la loi du Maximum. On était vaguement dans une position bien plus critique que celle où nous nous trouvons aujourd'hui en Louisiane. On était littéralement affamé et assiégé de toutes parts. Eh! bien, cette loi qui avait été décrétée dans le but de secourir le peuple, mais non complètement mûrie, avait été transportée à l'hôpital le 28 octobre, ayant été trouvé sur le lavée ainsi blessé par un inconnu.

Et l'enfin enquête sur le corps de Ferdinand Horstmann, natif de Hanovre, âgé de trente-trois ans, dont le corps avait été transporté du Fort Livingston et reçu, pour être enterré ici. Il a été tué lundi à bord du bateau de garde des Etats Confédérés *Antonio*, en tombant du haut du mât sur la tête.

Rien sanglante *rue St-Charles*—Hier, vers trois heures de l'après-midi, Coleman W. Stewart, pilote du steamboat *Grand Duke*, et Norman White, chef d'équipage de ce même bateau, ont eu une rixe sanglante, rue St-Charles, en face de la porte principale de l'hotel Richmond. Stewart a été tué. Stewart était armé d'un couteau, avec lequel il ouvrit le crâne de White jusque à la hauteur du sourcil, et lui abattit presque le nez droite. White tira quatre coups de son revolver dont trois atteignirent Stewart. La première balle atteignit Stewart au visage, à côté du nez, et alla ressortir derrière la tête; la seconde pénétra dans le cou, qu'elle traversa et la troisième vint à la trapèze vertèbre. On les a transportés tous deux à l'hôpital de Charité où Stewart est mort vers 7 heures du soir. Mais on pense que White survivra à ses blessures

Le Grand Duke était arrivé de Memphis mardi soir à la levée, et on avait connu que le jeune Stewart avait accusé plusieurs officiers de bord et principalement White de sympathies avec le Nord. White, le rencontrant, lui avait demandé une rétractation que l'autre avait refusée. De là le fatal combat.

FEUILLETON.

LA FILLE DE SATAN.

V — Suite.

L'ADRESSE A LA COUR.

Hélas! il n'y a de beauté si parfaite qui ne puisse se voir surpassée par une beauté plus admirable encore.

Ce fut ce qui arriva lorsque Gabrielle d'Estrées vint au château de Melin.

Au premier regard que Marie jeta sur elle, au premier moment où elle la vit en présence du roi, elle comprit que tout était fini pour elle, et qu'elle n'avait plus qu'à accepter son malheur.

Mais au fond de l'âme le sacrifice lui était impossible; jamais la jalousie, la rage de l'orgueil et du cœur à la fois dévorantes, n'eurent tant de violence que dans le sein de Marie. Le religieuse avait sacrifié bien plus de sainte renoncée et d'ineffable pureté qu'une autre à l'amour; elle avait rendu cette vie vide et triste pour le bonheur d'aimer, et ce bonheur, elle n'avait pu le goûter qu'un moment, car, répudiée par un ancêtre, elle ne pouvait songer à un autre et n'avait plus devant elle que le retour au couvent.

Elle était religieuse, la dévotion de son état ne l'avait jamais abandonnée: la jalousie, la colère se changèrent en elle en un fanatisme féroce.

Elle souffrit quelque temps le martyre à cette cour. Pris le jour où l'amour d'Henri IV pour la belle Gabrielle fut déclaré, elle reprit la route du monastère.

Ah! mademoiselle, nous avions vu se passer bien des choses en son absence, l'intérieur de la noire maison était bien changé!

Les ouvriers étaient venus de tous côtés en réparer les désastres: les murs commençaient à se relever; les cellules étaient déjà propres, ornées, toutes prêtes à faire d'élégantes retraites. Le réfectoire était toujours ouvert, animé, les marchands y apportaient d'excellentes provisions. La chapelle se montrait toute brillante de ses ornements les plus fastueux.

Le jour de la fête pastorale revint. Oh! ce jour datera éternellement dans les annales de ce couvent..... Mes yeux, après douze ans, se revoient avec une lucidité extraordinaire. mon cœur en est agité de battements qui dérouvent autant que moi.

Il est un nombreux succès qui avaient amisté au lever de ce jour! Jamais paysages n'étaient bien tout, tout montrait le large l'abondance, le calme et le plaisir.

De belles courtisanes rouges, tendres devant les feuilles d'automne, et colorées par les rayons de soleil; la lumière n'était tout entière qu'une légère pourpre dorée.

A ce jour prestigieux, on voyait le cercle des bénédictines à leur table, présidée par leur bon directeur, le père Honoré.

Les sœurs avaient mis leurs plus beaux atours, et la douce joie surtout les parait de fraîches couleurs, elles regrets animés, de charmants sourires. Ah! lors même que j'en faisais partie, je puis vous assurer, mademoiselle, que ce coup d'œil était ravissant à voir. Ce cercle d'heureuses sœurs était semblable au cadre formé de nombreux séraphins que les peintres mettent aux tableaux d'église.

Mais les séraphins avaient parfaitement dîné, et au dessert qu'on venait de servir, le sœur Véronique faisait circuler des assiettes de biscuits, des fiots de vin d'Espagne

Tout à coup la porte s'ouvre à deux battants et l'abbesse paraît.

Mais ce n'est plus elle, c'est son ombre, c'est son âme en peine, tourmentée des maux de l'enfer. Ses yeux baissés sont enfoncés dans leur large cavité sombre; il semble qu'on puisse voir le cerveau à travers les chairs, les dents sont jaunes, amaigries et semblables à l'antique albâtre qui représente les figures des saintes martyres.

Un silence glace tout autour d'elle; la pâleur de son front se reflète sur nos figures: cette femme morte à la joie exhale la mort, la regard dans nos cœurs.

Et déjà dans le couvent le silence se fait, ils tombent se crosse.

Marie de Beauvilliers tient à la main un rouleau de parchemin noirci sur la crosse.

—Je viens, dit-elle, de mourir, et pourtant je viens rétablir la règle de notre saint ordre trop longtemps oublié; elle sera désormais suivie dans son jeûnes, ses macérations, sa rigidité immuable, ses imposantes austérités.

Deux sœurs rigide est la *confession publique* exercée par les premiers chrétiens. Je viens moi-même la remettre en usage, et j'en donne ici un terrible exemple. Oui, je m'accuse hautement de mes péchés, que n'ai pas beaux de l'accuser, puisque le monde entier les connaît.

Je déclare en même temps la révolution dans laquelle je suis d'en faire pénitence, non seulement par moi-même, mais par les prélatures de toutes les bénédictines membres de cette communauté, que j'entraînerai rigoureusement à la lettre de cette règle, voulant offrir comme expiation au Dieu vengeur la réforme du couvent que j'ai dirigé et les pénitences de toutes mes sœurs associées à ma loi.

Alors, par les ordres de l'abbesse, les tentures, les ornements de la salle sont enlevés, les meubles de bois noir, les têtes de mort sont rangées à la place.

Se sourrir de légumes et de poissons sans sel, coucher sur une planche couverte de paille, se vêtir d'une bure grossière, porter le cilice qui déchire la chair, avoir sur le cilicière nourriture supprimée lorsqu'il arrive tel ou tel jour sur le calendrier, avoir son peu de sommeil interrompu lorsque la cloche appelle à l'église dans la nuit, sacrifier pénitemment la faim, le froid, la fatigue, telle fut alors l'existence des pauvres bénédictines.

Et tout cela pour racheter les péchés de l'abbesse..... on pleure pour sauvegarde de cette intégrité, la haine universelle qui lui avait ins pirée le triomphe de Gabrielle d'Estrées

La réforme s'étendit sur le plus ambitieux, dans le petit corps de logis qu'il habitait à côté du couvent, il se vit remuer tout autour lui des sœurs auxquelles les bruyes sœurs l'avaient accoutumé. Il fut servi en silence. Il mangea ses légumes tout seul, les fleurs furent retirées de sa cellule. Il fumait *frugal*, il jouait triste auteur de lui; il avait neigé sur le toit du pauvre ermitage comme sur tout le reste du monastère.

Ah! dans notre maison, si on ne dînait pas à tous moments, comme chez les trappistes, mourir, on y disait *souffrir*, ce qui était bien plus cruel.

Beau Apollon, brisée par le souvenir de ces maux qui avaient bien durement pesé sur elle, et lui ont un langueur la tête penchée dans ses mains, tandis que l'abre murmurait:

—Oh! quel horrible désespoir que celui de cette abbesse! et tout cela par une injustice d'Henri IV!

VI.

LE RETOUR AU COUVENT.

Le temps s'écoulait, et sous les noyers du couvent des Bénédictines, si pour Apollon, si inconsolable d'Estrangues ne pouvaient à dates choses qu'à Marie de Beauvilliers, n'avaient de vital les yeux que l'image réjouissante de cette abbesse abandonnée.

La religieuse, reconcilliée dans son réduit, continua:

—Un jour, deux de nos sœurs s'entretenaient dans le fond du jardin:

—Vous prenez toujours plaisir à soigner nos plates-bandes, sœur Alexie, disait sœur Véronique à la novice.

—Des plates bandes! répondit celle ci, voilà un bien beau nom pour de misérables herbes.

—Pourquoi ne cultivez vous pas notre chanvre?

—Les fleurs nous sont défendues.—C'est fait pour les pâtres et les bûcherons de rencontrer quelques violettes et marguerites sous leurs pas, mais non pas pour nous!

—C'est vrai, aussi la nature, l'irrale vivifiant tout l'espace.

—En voici de riches touffes ici.

—Ici..... c'est de la ciguë, je la reconnais au vert particulier de sa feuille aiguë.

—Autrefois, que de fleurs ornaient à cette place!..... c'était notre lieu commun..... on ne voit plus que vert et gris.

—C'est-à-dire que nous n'avions pas tous les jours du pain, mais le courage et la gaîté ne nous manquaient jamais.

—Oh! non; maintenant, je pense à ce temps de misère comme à des jours de paradis

—Nous étions libres, tout vivait, ignorant cette chaîne de fer, cette règle antique qui pèse maintenant sur nous..... Libres! quelle force cela donne contre l'adversité!

—Nous étions bien et toutes deux.

—Quand je songe aux bonnes journées que j'ai passées sur la butte Montmartre, à garder les chèvres en filant ma quenouille!..... Je pensais avec joie aux trois sous qu'allait me rapporter ma journée..... Je m'amusais de rocher en rocher, chantant les chansons de mon enfance. Quand j'avais trop chaud et trop soif, je trouvais bien toujours quelques buissons qui m'abritaient, et où de bonnes mûres venaient rendre vers ma bouche.....

—Pauvre sœur!

—Quand j'entend je vois d'ici tourner les moulins à vent nous lesquels je cheminais, je sens mon cœur qui bat encore.

—Moi, dit sœur Alexie, j'étais chargée de faire la provision d'eau de la communauté. Avec quelle joie j'allais, le cruche sur le sentier de la fontaine!..... Et comme le cœur battait aussi, sœur Véronique, quand, à quelques pas de distance, j'entendais bouillonner son eau!

—Ah! nous n'étions pas, comme à présent, prisonnière dans ces murs

—Et le couvent n'en trouvait bien..... Vous, ma sœur, l'urgent que vous avez gagné à garder les troupeaux à nourrir la communauté en un jour de fête.

—Vous, sœur Alexie, vous avez rencontré à la fontaine un jeune seigneur..... le comte de Chambord, je crois.

—Oui..... le comte de Chambord.

—Qui, par grande *pitié* pour vous, a doté notre église en ce même jour de fête d'ornemens magnifiques.

—Mon Dieu, on était trop heureux!

—Maintenant *l'Institution* nous tyrannise.—Maîtresse terrible dont rien ne fléchit la rigueur, pas qu'elle ne se montre que par ses commandements

—Oh! c'est l'abbesse, c'est elle qui se plaint à nous tourmenter pour nous faire porter une pacite de son lourd fardeau de peines, de regrets.

—Hélas! oui, il faut que quarante personnes gémissent quand elle souffre encore du pour venir de son amour dédaigné.

—Elle n'est pas heureuse puisque une année de luxe, de volupté, de toutes ces environnes de lices d'un royal amour. Et quand elle a eu à elle seule le bonheur, c'est à nous d'en partager la terrible pénitence!

—Chacun de nos péchés nous coûte une larme..... Ah! combien elle en avait commis!

—Aussi meurt elle de regret..... de n'en plus commettre.

—Elle ne meurt pas, elle se desèche, elle s'aigrit elle se transforme en démon et elle vivra sous cette nature

—Sœur Véronique, dites-moi..... vous qui êtes pieuse..... serait-ce un péché de désirer se mort!

—Je ne le crois pas, dit en réfléchissant la sœur, car ce serait un bienfait pour nous, et ce n'est ni un bien arrive toujours par l'ordre de Dieu.

—Cela soulagerait bien de la souhaiter tous les jours le trépas.

—D'ailleurs, pour moi, peu m'importe que ce soit ou non mon tour. Le jour de l'expiation du couvent l'argent gagné par mon travail, l'abbesse me promit pour cela de me faire avoir les indulgences plénières..... Elle a tenu parole de les m'obtenir.

—Ma sœur, de quel ton vous dites cela..... et quel regard!

—Moi?

—Oui! n'avez vous presque fait sœur.

—Comment, pour?

—Oui, c'est effrayant de voir qu'aux yeux de tous les péchés sont rendu d'avance.

Sœur Apollina, à chaque instant plus émue de son récit, s'interrompit une minute et reprit.

—Je vous ai rapporté cet entretien, mademoiselle d'Entragues, parce qu'il contenait une douce la pensée de la catastrophe qui ne tarda pas à éclater.

La réforme introduite par Marie de Beauvilliers dans la maison des bénédictines de Montmartre fit sensation dans le monde religieux de Paris; partout on vantait la sainteté exemplaire, l'austérité sans bornes de la nouvelle abbesse, on comparait l'abbesse à saint Bernard, abattant tout le luxe mondain des anciens couvents sous le sentier étroit du fer.

La triste Marie voyait aussi appeler le pardon de ciel sur ses fautes.

Elle attribuait au repentir cette douleur sans nom, éternelle, qui lui causait l'infidélité de son amant. Elle croyait mettre par elle la rémorde du scandale causé par ses amours, quand c'était plutôt l'affreuse humiliation de les avoir vus finir. Habile encore à se tromper au bénéfice de son orgueil, elle disait mieux se sentir criminelle que délaissée.

En même temps que le désespoir, les jeûnes, les macérations de tous genres exaltaient son cerveau, le remplissaient de somber vertiges, seule la nuit dans sa cellule, on entendait soupir murmurait sur ses lèvres, ses larmes coulaient sous cuisse..... comme les feuilles de roses qui, dans la nuit, tombent une à une sur la terre, et ne laissent plus au matin qu'un arbre desséché

La fièvre rapprochait auprès d'elle tous ces lugubres fantômes

Elle voyait les âmes des religieuses qui avaient passé avant elle dans le monastère, lui faire un reproche de ses lèvres, les reprochant les baisers de son Henri, dont on voyait encore les traces sur son front, sur ses lèvres.

Il lui apparaissait des démons qui dérouaient dérant elle les robes, les joyaux dont elle s'était parée à la cour, et lui disaient en riant qu'elle leur appartenait, qu'elle était des leurs maintenant.

Puis elle croyait sentir tout à coup sa couche de pailles s'abîmer sous elle, et l'entraîner dans le gouffre infernal.

Une nuit de décembre elle veillait à ses côtés.

C'était après un jour de jeûne, et Marie s'était imaginé que, pour rendre le jeûne plus complet, il fallait se priver aussi de sommeil. Elle avait ouvert les chassis et penchait au tête au dehors, afin que l'air âpre et glacé empêchât ses yeux de se fermer.

Là ses regards se perdaient dans l'espace, en pensée dans une douloureuse rêverie.

Quelque fenêtre non-éclairée de en fenêtre, un cri perçant traversa les airs.

Puis tout se tut.

L'abbesse réveille quelques religieuses et les conduisit dans l'endroit d'où était parti ce cri.

On trouva sœur Alexie étendue sans mouvement sur la terre

Une échelle était appuyée contre le mur au dessous de la cellule de cette novice. De l'autre côté, vers l'une des arcades de cloître, on apercevait, à travers le léger feuillage des ruines, l'ombre d'un cavalier immobile au dehors.

Hélas! notre pauvre sœur Alexie avait voulu se sauver des rigueurs de couvent dans les bras du comte de Chambord.

Elle avait déjà gagné l'échelle et descendait le cœur palpitant, lorsque l'aspect de cette tête pâle glacée de la mort, qui était appuyée dans le cadre de la fenêtre. Se trouvant découverte par cette terrible souveraine du monastère, frappée de terreur comme de la foudre, elle était tombée sur le sol, où elle gisait sans connaissance et ensanglantée.

L'abbesse ordonna que, dans l'état même où elle se trouvait, elle fût transportée au cachot et la punit de trois jours et trois nuits.

L'hiver, ce cruel hiver, se passa, apportant de lui-même la froidure pour la jeunesse aux autres souffrances dont l'abbesse torturait la communauté.

Les sœurs s'affaiblissaient, mourraient tantôt chaque jour de besoin et de douleur, traînant avec peine sur les dalles leur sainteté forcée et odieuse.

Au carême, l'ennui angélique en plutôt le démon de la folie inspira à l'abbesse d'ajouter à nos maux une pénitence de plus.

Elle voulut qu'on se relevât à minuit pour aller prier à la chapelle.

(A continuer.) CLEMENCE ROBERT

Nouvelle Orléans, le 21 novembre 1861.

Décédé, hier, à huit heures et quart du matin, JULES ELLEBERT, âgé de 34 ans, né à Connon (Yonne). Ses amis et connaissances sont priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu ce matin à onze heures précises. Le convoi partira de la dernière demeure du défunt, rue Champs Elysées, entre Amour et Craps.

De la part de ses amis

Service Funèbre.

Un service funèbre sera célébré demain, à 10 heures, à l'église du Sacré Cœur, Bienvenue, Saint-Louis, pour le repos de l'âme de feu Fabius Cantrel VIANNIX, âgée de 1 ans.

Les amis de J. M. Cabaliero sont respectueusement invités à y assister. Blanc—2

CHANGEMENT DE DOMICILE

M. A. FLANDET, professeur de piano, a transféré son domicile de la rue Dauphine No 176 au No 186, même rue, entre Bourgogne et Hospitale.

Blanc—1m

HUILE Pierson—30 pantes huile Flagelot—San Ramon, entre Bourgogne et Hospitale.

M. d'eau arr. 275 cadiches sucre à vendre par J. BLANCHARD & GIRAUD, 74 Vieille Levée.

PATES PECTORALES, NEFH D'ARABIE, MOU DE VEAU—1000 boîtes de chaque. F. P. BUCOMET, rue de Chartres, No 39.